L'unité d'une vie, d'un enseignement, d'une œuvre

Catherine Goldenstein

English Title A Unity of Life, Teaching and Writing

Abstract This essay offers a personal account of the author's friendship and collaboration with Paul Ricœur in the last years of his life. Catherine Goldenstein, who, after Ricœur's death, took care of his manuscripts and organized the archives of the Fonds Ricœur, reflects on her conversations with the philosopher. Their contents, recorded as she remembers them, illuminate Ricœur's philosophical endeavors and his work as an academic instructor. Ricœur is also viewed through the testimony of letters addressed by him to the author, through his personal notes, and through the events of his academic career. These perspectives combine to offer a concise and challenging vision of a life devoted to reflection, whose ultimate boundary is a reality we do not know directly: that of eternity.

Keywords biography; personal testimony; philosophical life; philosophy and faith; Ricœur, Paul

This text has the character of a document pertaining to the philosophy and life of Paul Ricœur. We hope that it will come to serve as source material for those studying Ricœur's philosophy. Its author is not a professional philosopher, and does not aim to offer a philosophical commentary. For these reasons, and due to its personal character, the text was not subjected to peer-review process and should not be deemed a research article. However, the author and editors have sought, as far as is possible, to provide readers with all of the various kinds of documentary reference needed to make the essay useful as a piece of historical evidence.

✍ Catherine Goldenstein, Fonds Ricœur, 83, Boulevard Arago, 75014 Paris, France
✉ comed.pr@club-internet.fr 💻 http://www.fondsricoeur.fr

© *Forum Philosophicum* 22 (2017) no. 2, 127–138 Subm. 22 September 2017 Acc. 6 August 2018
Issn 1426-1898 e-Issn 2353-7043 Doi:10.5840/forphil201722210

En cette année anniversaire des dix ans de la mort de Paul Ricœur, c'est le titre« La polyphonie de l'homme et de l'œuvre »[1] qui m'a donné le sentiment que je pouvais en tant que témoin apporter quelque chose sur ce sujet. Le titre que j'ai proposé, « Tenter de dire l'unité d'une vie, d'un enseignement, d'une œuvre », est bien sûr trop prétentieux, et relève du *wishful thinking*. Comment pourrait-on, sans réduction ni simplification extrêmes, rendre compte d'un parcours tel qu'il a fallu finalement à François Dosse plus de 700 pages d'une biographie serrée pour le dessiner[2] ? Comment articuler les faits et événements connus et parfois commentés par le philosophe lui-même[3] avec ce qui appartient aux échanges privés et intimes de la fin d'une vie ? Et pourtant, au cours de ces dix années de travail, de rencontres et collaboration avec ses nombreux amis dans le monde, s'est renforcée en moi la conviction que cette existence qui commence à se déployer dans une histoire littéraire ne doit pas être partialisée. Dans ce but, et pour apporter ma contribution aux travaux de ces journées, je vais essayer de rendre compte de ce qui m'a frappée, à travers nos nombreuses années de proximité amicale, 1996–2005, suivies de dix années de collaboration à l'installation des archives au sein du fonds Ricœur[4], 2005–2015.

Ce qui saisit tous ceux qui l'ont connu, qui l'étudient, qui envisagent l'ensemble de l'œuvre de Ricœur, ce qui frappe lorsqu'on l'on se penche sur ses nombreux papiers de travail personnels (70.000 feuillets), c'est l'évidence abrupte que cette démarche obstinée, toujours clairement articulée, jamais indifférente, de la fin de l'adolescence aux confins de la mort n'a pas connu de repos. Et que ce qu'il nous a laissé est beaucoup plus que son œuvre, c'est une certaine façon d'être, de faire de la philosophie un mode de vie.

> Vous me ramenez en arrière, sur des sujets mille fois traités alors que mon problème en fin de vie est de continuer d'avancer autant que je pourrai […]. Vous posez la question de l'unité de l'ensemble. J'ai essayé, moi aussi. […]

1. Le titre général d'un colloque international consacré à l'héritage ricœurien, ayant eu lieu à Cracovie du 19 au 22 mai 2015 (note éditoriale).

2. François Dosse, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie (1913–2005)*, coll. La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales (Paris : La Découverte 2008), 714 p. (13 chapitres retranchés à l'édition revue et augmentée de 2008).

3. Paul Ricœur, *La critique et la conviction. Entretiens avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris : Hachette, 2002, première édition à Paris, chez Calmann-Lévy, 1995).

4. Fonds Ricœur-Bibliothèque de l'Institut Protestant de Théologie, Paris, http://www.fondsricoeur.fr.

> Mais je reste attaché à l'idée qu'il n'y a pas d'unité de questionnement en philosophie : il y a *des* problèmes, *des* œuvres, *des* écoles et en fin de course *des* étiquettes réductrices. […] Vous me demandez de me situer par rapport au jeune homme de 1947, mais je ne suis pas capable de refaire ce trajet aujourd'hui. Je mets à l'essai quelques pistes suggérées par la polysémie du mot reconnaître, être reconnu. Où l'on rencontre encore un tout jeune philosophe Hegel à Iéna. Et puis il y a l'énigme de Walter Benjamin. Je chercherai jusqu'à la fin. S'il y a un regret pour les derniers temps, c'est d'avoir manqué le rendez vous avec la philosophie de la vie, comme je l'insinue dans la dernière ligne de *l'Histoire* [*La mémoire, l'histoire, l'oubli*]. Dire la vie, ce serait l'histoire d'un autre [5].

C'est ainsi que fin 2001 Paul Ricœur répond à un ami philosophe qui lui demande de rédiger un texte rétrospectif sur son parcours. Dans cette même réponse, il rappelle une série de titres de ses textes publiés au cours des années, dans lesquels l'ami pourra et devra chercher lui-même la réponse. Il me recommande souvent d'ailleurs à cette même époque : « si quelqu'un vous demande ce que je pense, ce que je crois, renvoyez-le à ce que j'ai écrit, à mon œuvre écrite » [6].

Dans ces dernières années de vie, de 2000 à 2005, Paul le dit et le ressent intensément : l'œuvre écrite demeurera et c'est elle que l'on devra interroger, mais à lui, le temps est compté pour déployer encore sa pensée conformément à son intuition première et à sa logique interne ; qu'on ne fige pas son parcours alors qu'il ne l'a pas fini. Jusqu'à la fin, jusqu'à ses derniers *Fragments*, il s'est senti dans l'urgence de rendre justice à sa vision du monde.

La fin était donc le 20 mai 2005. J'ai essayé dans mon intervention de mettre en lumière des échos, de tisser quelques grands fils entre ces trois pôles indissolublement scellés : sa vie, son enseignement, son œuvre ; ceci à partir de la palette qui est la mienne, composée d'affectif, certes,

5. Lettre de Paul Ricoeur à Domenico Jervolino, publiée dans *I dialoghi dell'interpretazione. Studi in onore di Domenico Jervolino*, dir. Rocco Pititto, Marco Castagna et Simona Venezia (Pomigliano d'Arco, NA: Diogene, 2014), 15–16. Dans toutes les citations des lettres manuscrites de Paul Ricœur, l'italique représente le texte souligné par Ricœur (note de l'éditeur).

6. Lorsque, dans ce texte, je rapporte des phrases dites par Ricœur, je les note entre guillemets. Ce ne sont pas à proprement parler des *verbatim*, mais cela reflète nos communications orales.

puisqu'elle est celle d'une amie, mais aussi de ce que j'ai perçu à travers ce grand fonds d'archives que j'ai dépouillé ces dix dernières années.

Oui, en cette date anniversaire, j'essaierai de porter témoignage d'une attitude existentielle, car ce qui reste n'est pas seulement ce qu'il a écrit ; tous ceux qui l'ont rencontré le savent : cet excès de vie offert dans les rencontres a infiniment débordé l'œuvre. Je dois ici rappeler brièvement ma proximité entre 1996 et 2005 avec Paul et Simone Ricœur, d'abord, Paul seul après 1998. Elle se situait dans l'espace de la réserve et de l'amitié, de l'intimité, celui qui prend une place si importante vers la fin de la vie, pour des raisons tout simplement humaines et matérielles mais aussi, lorsque l'on a lu Ricœur on le sait, pour cette place capitale que jouent les témoins proches, aux yeux de qui, pour qui, et avec qui on s'est engagé à se maintenir dans sa promesse. « Si un autre ne comptait sur moi, serais-je capable de tenir ma parole, de me maintenir ? » lit-on dans *Soi-même comme un autre*[7].

C'est ainsi que j'ai compris la demande qu'il m'a adressée alors qu'il terminait *La mémoire, l'histoire, l'oubli* et qu'il était maintenant confronté à la solitude : « Au terme du trajet que j'ai fait durant des décennies de la vie vers le discours et vers les livres, vous m'aidez, chère Catherine, à faire le trajet inverse : des livres vers la vie. […] Je vous remercie de m'aider à inachever ma vie »[8].

Le ramener des livres vers la vie, de l'écrit au vécu, le ramener du temps immense de la philosophie au temps fini d'une vie humaine, marqué par la naissance et la mort. L'aider en étant le témoin de la façon dont il pourrait accepter la perte de son épouse Simone, qui avait incarné pendant 60 ans le dialogue amoureux, et lui donner l'assurance qu'il « aurait la capacité d'être le vivant qu'il était jusqu'à la fin » ; enfin, qu'il saurait faire de ce tout dernier acte un acte de vie, comme il l'avait exprimé dans *La critique et la conviction* (1995) : « L'expérience mienne d'une fin de vie se nourrit de ce vœu le plus profond de faire de l'acte de mourir un acte de vie […] comme un mourir qui demeure interne à la vie »[9].

Mais aussi, je l'ai dit, ma deuxième source aujourd'hui sont les très nombreuses archives qu'il a laissées. Les documents s'étendent de 1933 à 2005, un éventail très large, qui permet de constater, en résonnance avec le thème de nos journées, une constance, une continuité remarquables à travers le temps d'une vie.

7. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* (Paris : Seuil, 1990), 393.

8. François Dosse, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie (1913–2005)*, 681 (lettre à Catherine Goldenstein, août 1998).

9. Ricœur, *La critique et la conviction*, 236.

Dans les archives… Dans le domaine que j'aborde aujourd'hui, beaucoup de choses ne sont pleinement visibles que rétrospectivement, ce qui donne toute leur importance aux archives. Plongeons donc dans les archives du Fonds Ricœur et prenons la période la plus éloignée, celle des années de camp de prisonnier de guerre, en Poméranie, de 1940 à 1945.

Dans un des seuls carnets personnels que Paul Ricœur ait jamais rédigés, en 1942 — il a donc vingt-neuf ans, est séparé de sa femme et de ses enfants depuis trois ans et pour encore presque trois ans — alors que, les prisonniers sont transférés à pied, en troupeau, du camp de Gross Born au camp d'Arnswalde, il note :

> Quelle expérience pénible que cette transplantation. J'ai vu au départ un homme à peu près complètement déshabillé, pieds nus sur la route, qu'on fouillait avant l'embarquement […] dans un wagon que des officiers avaient percé pour s'évader (malheureusement le plancher était visité à chaque arrêt !) Les soldats fous de rage se sont précipités, écumants et menaçants et un ouvrier allemand a frappé d'un coup de marteau un officier français qui n'eut que le temps de protéger son visage avec son bras. Dans le wagon à bestiaux où par 40 la cargaison humaine était transportée, si on ne fermait pas assez vite la lucarne une baïonnette jaillissait à l'intérieur ou bien une pierre lancée à toute volée.
>
> Joie et humiliation de traverser la petite ville d'Arnswalde ; joie de voir des humains libres, hommes et femmes, — enfants et jeunes filles surtout — ces joyeux petits enfants sautant et piaillant qui nous ont paru si jeunes et si frêles (sommes nous si vieillis et durcis par la captivité) — ces jeunes filles éclatantes de santé et de féminité. Humiliation d'être montrés ainsi à ces habitants, comme un troupeau en transhumance, et *d'être livrés* en spectacle sous la coupe de l'adjudant hideux et brutal. Que de haines accumulées en ce jour. Et pourtant comme je voudrais échapper à ce cycle de la vengeance. Mais comment ? comment ? n'est-ce déserter et manquer de fierté, et de virilité ? Et pourtant la *vérité* c'est de ne pas devenir semblable à ce fou qui donna devant moi un coup de crosse à un camarade qui avait une main dans une poche. Je suis absolument incapable de voir clair sur ce problème du devoir de *repenser à neuf* les rapports entre Européens et entre hommes. Ne faut-il pas pour cela *oublier* ? un prisonnier n'est-il pas inapte pour sa vie à sortir du cercle infernal, sans être lui-même un faible de caractère ? [10]

10. Archives Ricœur, Base 1, dossier 562, Fonds Ricœur — Bibliothèque de l'Institut Protestant de Théologie, Paris, http ://fondsricoeur.anaphore.org. La ponctuation de Paul Ricœur dans ce carnet, de même que dans d'autres notes manuscrites reproduites dans cet article, est reprise fidèlement, sauf que les italiques représentent les mots soulignés par Ricœur.

Cette réflexion sur le nécessaire travail de mémoire, l'impossibilité de l'oubli, la possibilité du pardon pour rompre la chaine de la vengeance, il a essayé de la mener jusqu'à la fin, comme une tâche urgente, qui lui incombait… Probablement était-il plus sensible encore à cette situation qui engendre le désir de vengeance qu'il était lui-même orphelin d'un père mort à la guerre précédente. D'où encore la question dont il dit, dans une de ses dernières interviews en 2003, qu'elle reste en suspens : « Ma vie est accomplie, réussie, mais jalonnée de maux. La question la plus difficile à laquelle j'ai été confrontée est 'qu'as-tu fait du mal de l'autre ?' ».

Puisque je me suis autorisée aujourd'hui ce principe de va-et-vient entre la vie, l'enseignement et l'œuvre, je tiens à rapporter un écho de cette préoccupation existentielle à l'œuvre chez lui jusqu'à la fin. Lorsque, dans la dernière année, il a rédigé de façon très claire ce qu'il souhaitait pour ses obsèques et l'annonce de son décès, il m'a communiqué par écrit les *desiderata* qu'il laissait pour que sa famille les mette en œuvre. Cela se terminait par

> Selon une tradition qui m'est chère le faire-part se terminera par une citation biblique, une des Béatitudes : « Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde ».

DE CES ANNÉES PASSÉES COMME PRISONNIER DE GUERRE, Paul Ricœur disait la plupart du temps qu'il ne gardait pas de souvenir, qu'il avait fermé la porte du camp en le quittant. Le mouvement de se retourner, le regard en arrière, celui d'Orphée, de la femme de Loth, le retournement qui touche à l'impossible, jusqu'à la toute fin, lui était absolument étranger. L'effort de toute sa vie, parsemée de deuil, a sans doute été d'exister en vivant, non en survivant.

Mais une fois ou deux, je l'ai entendu parler de l'importance donnée aux conférences et aux cours qui s'étaient organisés dans l'enceinte du camp : c'était un camp d'officiers principalement, parfois professeurs comme Paul. Ils avaient organisé une forme d'Université et estimaient vital de proposer aux co-détenus un enseignement et des conférences de haute qualité, pour leur redonner l'estime d'eux-mêmes, lutter contre l'humiliation ressentie et infligée au prisonnier. Bien sûr, Ricœur assurait les cours de philosophie.

Avant de retrouver dans les archives les traces de ces cours, j'en ai trouvé des échos ici et là dans la correspondance ; des lettres surgies d'un passé lointain, mais qui révèlent que ces cours des années de camp de prisonnier ont mis en branle quelque chose de profond, qui a dépassé de loin les baraques et les barbelés qui les entouraient.

Des lettres particulièrement émouvantes, sont conservées dans les archives du Fonds Ricœur concernant cette période. Vingt, trente, cinquante ans plus tard, à l'occasion par exemple d'un événement qui mettait Ricœur sur le devant de la scène, certains de ces anciens co-détenus « étudiants » écrivaient encore pour lui dire qu'ils estiment comme un privilège d'avoir vécu cette vie commune, d'avoir entendu son enseignement ; l'un d'eux évoque « ce temps du mépris et de la haine » qui, pour avoir entendu et connu Ricœur, s'est transformé en temps de l'espoir et en découverte de l'amitié.

Ces cours, quels étaient-ils ? Je me suis penchée sur l'un, plus particulièrement : dans ce dossier 68 de la base 1 des archives, le cours intitulé « Métaphysique ». Il est aussi soigneusement préparé que si cela avait été pour un cours en Sorbonne : deux cents petites pages manuscrites, des notes explicatives, en bas des pages, sur chaque œuvre citée. Les thèmes principaux ? La question de l'histoire de la philosophie, Incarnation et existence, mon corps, une analyse historique du problème de l'âme et du corps, la souffrance… des thèmes présents dans *Le volontaire et l'involontaire*. De nombreuses référence à Bergson, à Spinoza, etc., et des thèmes toujours déjà là :

> Au contraire la philosophie débouche naturellement sur *une morale*, une grande philosophie est finalement une morale, une éthique (Cf. Spinoza) ; elle est à base de morale et entraîne *une morale*. Le philosophe n'est pas un spectateur qui se détache à la façon du savant ; il s'engage au contraire il prend position. Toute philosophie est une certaine *décision* en face de la vie. […] Le philosophe n'est pas un spectateur qui regarde prend un recul par rapport à l'univers, — c'est un homme qui s'engage, donne un sens à l'existence et à l'univers (nous reviendrons plus loin sur ce qu'il y a apparemment d'arbitraire dans ce : donner un sens.
>
> C'est pourquoi, à son insu peut-être la philosophie met en jeu quelque chose de plus que l'appareil intègre de la raison mais toutes les puissances d'adhésion de l'esprit (car les thèmes principaux de ces leçons de métaphysique auront pour tâche de donner un sens à ces mots : toutes les puissances d'adhésion de l'esprit).

De son bonheur d'enseigner il ne faisait pas mystère. Lorsque, en France, dans des interviews tardives on lui demandait s'il n'éprouvait pas d'amertume d'être moins reconnu comme philosophe dans son pays qu'à l'étranger, il répondait : « pourquoi voulez-vous que j'en éprouve ? Je suis professeur, j'ai toujours été un enseignant heureux. C'est ça qui m'importe ».

Jusqu'à la toute fin, 2004, 2005, il recevait des lettres de lecteurs inconnus, ou de jeunes philosophes qui tenaient à lui dire leur gratitude pour le don d'un ébranlement essentiel. Une des dernières reçues d'un jeune homme se termine par ces mots : « Je tenais uniquement à ce que vous sachiez qu'à moi comme à tant d'autres vous avez fait un bien considérable » [11].

L'IDENTITÉ DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE. On sait l'exigence de discrétion à laquelle Paul Ricœur s'est toujours tenu : ne pas mélanger sa vie privée et ses écrits, oublier l'auteur réel en chair et en os et laisser l'œuvre plaider seule sa cause. Au point qu'on peut se demander aujourd'hui en nos sociétés du spectacle, où l'on juge de l'importance de quelqu'un au nombre d'images, de vidéos et de films disponibles sur Internet, si sa discrétion à se laisser filmer, enregistrer, prendre pour vedette, n'est pas dommageable ! Sans aller jusque-là, on sait bien que l'œuvre d'un philosophe doit pouvoir être éclairée en retour par sa vie même. Cette philosophie de l'homme capable, de l'homme responsable, ne peut-elle être vue comme le reflet et la source même d'une vie ? Et inversement sa vie ne doit-elle être questionnée à l'aune de sa philosophie ? Si les matières comme la philosophie, les sciences humaines se communiquent *ex cathedra*, si la communication de savoir est directe, la vérité éthico-religieuse, elle, se communique à travers l'existence ; elle se transmet par un « je » personnel. C'est alors que le témoignage prend son sens.

Ces moments dans lequel je l'ai accompagné — celui de la mort de sa femme aimée, celui de sa propre approche de la mort — sont de ceux qui sont partageables par tous et qui révèlent beaucoup. Il y a donc un témoignage dont je me sens responsable, que je dois tenter de fixer. Un témoignage rendu à une manière singulière d'exister. Je dois aussitôt ajouter que je suis depuis toujours particulièrement prudente car consciente du risque de bâtir un récit « hagiographique », trop favorable à son objet et ne laissant pas de place à la critique. Il en aurait eu horreur. Mais d'un autre côté, il y a la nécessité de laisser quelques biographèmes, en particulier sur ces moments où se marque le sceau d'une vie.

Pour éviter de raconter, je voudrais vous faire partager deux moments, représentatifs de ses derniers mois.

PREMIÈRE SCÈNE. Ce soir de la fin juin 2004 il venait de rentrer chez lui après une dizaine de jours d'hospitalisation consécutifs à une crise car-

11. Archives Ricœur. La correspondance est en cours de classement.

diaque. Il était dans un grand état d'épuisement et d'affolement, sa charpente s'était voutée et affaissée. Devant l'ébranlement que sa faiblesse d'homme âgé ressentait, il s'est tourné vers l'arme qu'il avait maniée toute sa vie : la réflexion et l'écriture. L'angoisse affleurait, le bouleversait, il ne pouvait la maitriser que par l'écriture : « J'ai toujours vécu ainsi, j'ai besoin d'écrire ; laissez toujours du papier et de quoi écrire à côté de moi ». Assis dans le fauteuil où désormais il allait passer la plus grande partie de ses journées, il avait à sa droite, à portée de main, quelques beaux albums de peinture : parmi eux, Cézanne, dont il feuilletait volontiers les variations sur la montagne Sainte-Victoire. Un soir, il avait commenté en le feuilletant :

> Je suis frappé par ce sentiment d'obligation de travail des artistes ; ils se traitent durement, impitoyablement… Il y a là une exigence profonde, de caractère moral même… l'artiste est un homme accablé par le sentiment d'une dette.
>
> — Dette à l'égard de quoi ?
>
> — Les faits passés ne sont pas les seuls à nous endetter, il y a la tâche de rendre justice à une vision du monde.

Sur la tranche de l'album à côté, l'inscription « Watteau (1684–1721) » à la vue de laquelle il entreprend avec courage la rédaction de son premier « fragment » : « Temps de la vie. Temps de l'œuvre ». La vie et l'œuvre d'un peintre encore, mais cette petite distance d'avec l'œuvre verbale lui permettait sans doute cette projection. Paul accompagnait la dissociation de ces deux parts indissociablement scellées qui avaient constitué sa façon d'être au monde : l'écrit et le vécu, l'écrire et le vivre. Il ne s'agissait pas seulement d'accepter cette mise à nu, mais de l'opérer soi-même, sur soi-même, en saisissant au plus près le mouvement qui se déroule. Vous connaissez sans doute ce premier de ses derniers *Fragments* qui ont été publiés de façon posthume [12].

Mais je ne sais si vous connaissez et avez en tête, ce petit texte de Ricœur de 1985 : « Sur un autoportrait de Rembrandt » [13]. Évoquant les nombreux autoportraits que nous ont laissé les peintres « beaucoup plus

12. Paul Ricœur, *Vivant jusqu'à la mort. Suivi de Fragments* (Paris : Seuil 2007), 95–97. Publication posthume.

13. Paul Ricœur, « Sur un autoportrait de Rembrandt », publié pour la première fois en 1985 (« Rembrandt ni vu, ni connu », *Le nouvel observateur* n° 1101, 13–19 décembre), avant d'être repris sous forme plus développée dans *Lectures 3. Aux frontières de la philosophie* (réédition, Paris : Seuil, 2006).

soucieux de se comprendre eux-mêmes en se peignant, que de transmettre une image fiable d'eux-mêmes susceptible de leur survivre », Paul Ricœur médite sur ce portrait :

> Le voilà donc se faisant face à lui-même, demandant à ce visage quel homme il est : plus curieux de se connaitre qu'inquiet de vieillir ? Encore fier ou déjà usé ? […] Rembrandt garde la distance et choisit, apparemment sans haine ni complaisance de s'examiner. Aux questions qu'il pose sur lui-même, il offre pour toutes réponses ce tableau-ci qu'il donne à voir. Pour lui, s'examiner c'est se dépeindre au sens premier du mot [14].

En ce moment précis, Paul retrouvait le mouvement qu'il dépeignait chez le Rembrandt des autoportraits, et les réflexions qu'il avait lui-même formulées pouvaient lui être appliquées, déplaçant à peine un mot : « Le voilà donc se faisant face à lui-même, [écrivant] pour garder la distance et choisissant, apparemment sans haine ni complaisance, de *s'examiner* […]. Pour lui, s'examiner c'est [écrire]. Entre le moi, réfléchi dans [sa philosophie], et le soi, offert dans [les textes], s'insèrent l'art et l'acte [du philosophe]» [15].

Ce Paul des derniers textes, écrivait-il pour se comprendre lui-même ? Était-il soucieux de laisser une image susceptible de lui survivre ? Pas plus à ce moment-là qu'à d'autres moments de sa vie il n'était à l'affut de ses émotions ou de ses états d'âme. Non, ni fusion, ni effusion. Fidèle à lui-même, à son style, il prenait de face les questions rencontrées ou restées en attente, et c'est armé derrière un raisonnement, avec des phrases qui ont la rigueur accoutumée, qui n'autorisent pas — ou peu — le relâchement, qu'il procédait à jamais… méditant sur un thème ou sur ses lectures, penché sur ses derniers papiers. Il écrivait avec peine mais était concentré sur ces mots qu'il traçait. Son visage jusque-là ouvert et très mobile était à présent marqué par la lassitude, par quelque chose d'obstiné, ses yeux s'étaient obscurcis, et sa parole s'était faite rare. Il demeurait plein d'un vouloir silencieux et obstiné… conscient que sa vie était inséparable de son destin de philosophe et que, philosophe, il n'avait d'obligation qu'envers la pensée ; « je dois continuer comme j'ai toujours fait… ».

DEUXIÈME SCÈNE. Finalement, il dût se rendre à l'évidence : malgré ses efforts, il ne se remettrait pas. L'angoisse le saisissait souvent : « Pourquoi

14. Ibid., 15.
15. Cf. ibid.

je descends à ce point ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Comment cela va-t-il se terminer ? » Si je tentais une réponse rassurante, il m'arrêtait « non, laissez ! il faut laisser dire la plainte… ». Il demanda à venir passer la fin de l'été chez nous à la campagne, un lieu plutôt isolé et spartiate. Les journées ne faisaient que confirmer son épuisement profond. Et puis il y avait l'après dîner, qu'il attendait avec espoir : écouter de la musique avec ceux qu'il aimait était la forme de partage qu'il a pu garder jusqu'au bout. Un soir, nous avons écouté « Un requiem allemand », de Brahms ; ce requiem allemand est une musique de deuil, écrite par Brahms entre 1865 et 1868, après la mort de sa mère. Sur des textes de la Bible (dans la traduction de Luther), le compositeur, qui évite toute allusion au christianisme, a cherché à concevoir, selon ses propres mots, un requiem « humain » plutôt que chrétien. Nous écoutions la version réduite pour chœur, solistes et piano à quatre mains, plus concentrée et puissante que la version orchestrale. Le dialogue du piano et des voix emplissait la vieille maison ; sur le petit livret qui accompagnait le C.D. nous suivions avec intensité les paroles, tirées de Psaumes et textes d'Isaïe :

> Car toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe. L'herbe se dessèche et la fleur se flétrit. Mais la parole du Seigneur demeure éternellement [16].

Ces versets chantés puissamment par le chœur s'entrelaçaient avec ceux du Psaume 39 :

> Seigneur apprend moi qu'il doit y avoir une fin à ma vie, que ma vie a un terme et que je dois périr [17].

A la fin des premiers mouvements, Paul a dit simplement : « C'est une prière d'acceptation… c'est ce qui distingue foncièrement la manière biblique de parler de la vie et de la mort de la façon platonicienne. La mortalité de l'homme y est au départ entièrement assumée ».

Là encore, au cœur de l'existence et dans ces moments du plus grand dépouillement et de la plus grande faiblesse, il cherchait l'affirmation juste de sa pensée. Jusqu'à la fin, il avançait « sur deux jambes » [18], selon son expression : l'héritage grec, et l'héritage judéo-chrétien.

16. 1P 1, 24 (LSG), alludant à Is 40, 6–7 et Ps 103, 15 et 39, 6.
17. Ce vers est une paraphrase de Ps 39, 5 (note éditoriale).
18. Ricœur, *La critique et la conviction*, 211.

Il y eut encore quelques mois, avant que notre ami termine sa vie, chez lui. Épuisé, il luttait contre le sommeil et l'obscurité qui semblaient l'envahir, mais conservait avec une obstination presque douloureuse la soif de dire, d'éprouver, de se maintenir dans le temps du dialogue et de l'être, de la tâche de conscience jusqu'à la limite extrême. J'ai ravivé plus d'une fois son courage en lui disant ces mots « je témoignerai auprès de vos amis que vous êtes resté vivant jusqu'à la mort, que vous avez approuvé la vie jusque dans la mort ». Je l'ai vu se redresser physiquement, reprendre des forces à l'idée de tenir sa promesse pour et avec ses amis. La présence morale de tous ses amis lui était capitale, et je veux redire ici que je me sentais leur représentante à son chevet.

Il s'agit donc pour moi aujourd'hui de témoigner de son acharnement à penser jusqu'à la fin une continuité possible de l'être au-delà du repli sur soi, continuité qu'il cherchait non dans une survie à laquelle il ne croyait pas, mais dans l'espérance partagée de l'éternité présente dans une certaine qualité d'existence, une existence intensive et non extensive. Il me semble qu'il cherchait jusqu'au cœur de ces instants à affirmer ce pari d'une vie, vie d'homme, d'enseignant, de philosophe.

BIBLIOGRAPHY

Archives Ricœur. Fonds Ricœur — Bibliothèque de l'Institut Protestant de Théologie, Paris. http://fondsricoeur.anaphore.org.

Dosse, François . *Paul Ricœur. Les sens d'une vie (1913–2005).* La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales. Paris: La Découverte, 2008.

Ricœur, Paul. "Cher Domenico," letter of Paul Ricœur to Domenico Jervolino. In *I dialoghi dell'interpretazione. Studi in onore di Domenico Jervolino*, edited by Rocco Pititto, Marco Castagna, and Simona Venezia, 15–16. Le forme del discorso 5. Pomigliano d'Arco, NA: Diogene, 2014.

———. *La critique et la conviction. Entretiens avec François Azouvi et Marc de Launay.* Paris: Hachette 2002. Originally published in Paris by Calmann-Lévy in 1995.

———. *La mémoire, l'histoire, l'oubli.* Paris: Seuil, 2000.

———. *Philosophie de la volonté.* Volume 1, *Le volontaire et l'involontaire.* Paris: Aubier, 1950.

———. *Soi-même comme un autre.* Paris: Seuil, 1990.

———. "Sur un autoportrait de Rembrandt." In *Lectures 3. Aux frontières de la philosophie*, 13–15. Re-edition, Paris: Seuil, 2006. First version published as "Rembrandt ni vu, ni connu," *Le nouvel observateur* no. 1101, 13–19 December 1985. First edition of the final version, "Sur un autoportrait de Rembrandt," *Gérontologie* no. 61, January 1987, 3–4. Reprinted in *Perspektiven der Philosophie* 18 (1992): 135–39, doi:10.5840/pdp1992189.

———. *Vivant jusqu'à la mort. Suivi de Fragments*, Paris: Seuil, 2007.